

Premières rencontres avec Lénine

Jan Berzine

Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Moscou: Éditions du Progrès, 1965, pp. 85-98. Notes MIA.

En automne 1906, fin septembre ou début octobre, à Kouokkala, lieu de villégiature en Finlande, deuxième arrêt après Biélo-Ostrov, si je ne me trompe. La datcha « Vaza », petite maison de bois, avec un puits à demi délabré au milieu de la cour. Un peu plus loin, une espèce de réduit... Cette maison de campagne est à l'écart, éloignée du village Kouokkala, sur la lisière de la forêt... Tout autour, des pins rares et tristes. D'autres datchas sont disséminées dans la forêt un peu plus loin, mais elles ne sont pas nombreuses : le principal lieu de villégiature se trouve de l'autre côté de la ligne, au-delà du village, plus près de la mer...

Comme tout cela est gravé dans ma mémoire ! Bien des choses qui devaient m'arriver par la suite sont oubliées, alors que la gare de Kouokkala, ses environs, le sentier qui conduit à la forêt, la datcha solitaire, parmi les rares pins de Finlande, tout cela est présent dans mon esprit comme si j'y avais été hier. En réalité, plus de 20 années se sont écoulées.

Lénine et [Kroupskaïa](#) demeuraient à « Vaza » en 1906-1907. J'avais de la chance : des camarades pleins d'attention m'avaient installé dans cette maisonnette de campagne. J'étais alors un jeune bolchévik letton, un simple militant du parti qui venait de sortir de prison et qui menait une vie clandestine errante à Pétersbourg. Le sort m'échut de vivre durant quelques mois dans le voisinage le plus proche de Lénine.

La datcha avait été louée par le camarade [Lindov \(Leiteisen\)](#), un vieil « *iskriste* », devenu bolchévik, qui occupait des postes responsables dans notre parti (membre du C.C.) et périt en 1919 sur le front Est dans la lutte contre [Koltchak](#). Il y demeurait avec sa famille ; les chambres libres au rez-de-chaussée étaient occupées par Lénine et Kroupskaïa ; au-dessus demeuraient [A. Bogdanov](#) et sa femme. Bogdanov était alors un responsable en vue du Parti, membre du C.C. et de la rédaction du [Prolétari](#). Une chambre était vacante en automne ; elle me fut offerte.

On doit noter qu'en été 1906, après la dissolution de la 1ere Douma¹, de nombreux dirigeants de tous les partis révolutionnaires s'installèrent dans des lieux de villégiature sur la ligne de chemin de fer de Finlande. En Russie, la réaction sévissait de plus en plus ; la police de [Stolypine](#) devenait de plus en plus impudente ; pour beaucoup de camarades, qui avaient agi ouvertement lors des « libertés » octroyées par la 1ere Douma après les événements d'Octobre, avaient des difficultés à vivre à Pétersbourg. Installés en qualité d'estivants en Finlande, que la réaction n'avait pas encore atteint et où

1. Institution représentative dans la Russie tsariste convoquée à la suite de la révolution de 1905-1907. En principe assemblée législative, elle n'avait aucun pouvoir réel. Ses membres n'étaient pas élus au suffrage universel, mais selon un mode de scrutin inégal et indirect. Les droits électoraux des classes laborieuses et des minorités nationales étaient très restreints. La 1ere Douma dura d'avril à juillet 1906. (Note MIA)

il existait encore un régime constitutionnel, ces camarades pouvaient se rendre de temps en temps à Pétersbourg ; il suffisait de quelques mesures de précaution à la gare de Finlande et à la station frontalière de Biélo-Ostrov.

Je me rendis à la datcha en compagnie du camarade [Sviderski](#) qui avait préparé pour moi ce logement. Si je ne me trompe, il ne m'avait pas dit qui étaient les locataires. Je savais seulement que tous étaient des camarades. Je m'étais entendu facilement avec la maîtresse de la maison (c'était la femme de Lindov) sur le prix et le reste, et j'emménageai.

On m'invita à prendre le thé. Des camarades entrèrent dans la salle à manger, prirent leur thé, bavardèrent et s'en allèrent. Je ne savais pas du tout qui ils étaient.

Un peu plus tard, quelqu'un arriva. C'était un homme de taille moyenne, bien planté. Au premier abord, il me parut peu intéressant et ne ressemblait même pas à un intellectuel. Seuls les yeux frappèrent mon attention : en me saluant, il jeta sur moi un regard rapide et extraordinairement perçant. Il me semblait que son regard me transperçait de part en part. Il arriva, un journal à la main, et continua à lire tout en prenant son thé. Après avoir lu un article, il mit le journal de côté. Son visage s'éclaira, semblait-il. Il engagea la conversation avec moi, et aussitôt les questions commencèrent à pleuvoir.

— Vous êtes Letton ? Vous avez quitté depuis longtemps votre pays ? Ah, vous venez de sortir de prison ? De quelle prison ?

Je lui dis qu'après la prison j'avais été dans la propriété de mon camarade d'exil V. Kougouchev ; un autre camarade d'exil [A. Tziouroupa](#) y travaillait alors en qualité de gérant. Mon interlocuteur inconnu se mit à m'interroger à propos de ces camarades :

— Est-ce que Kougouchev a toujours de la sympathie pour les menchéviks ? Moi, je pensais qu'il était passé armes et bagages chez les cadets. Il n'aurait pas donné de l'argent à nous autres, bolchéviks ? Je sais que Tziouroupa est resté bolchévik. Il faudrait le retirer du village ; il y aurait de l'ouvrage ici pour lui...

Et ensuite, il s'intéressa par-dessus tout aux affaires lettonnes :

— Votre langue maternelle, c'est le letton ? Mais vous parlez bien le russe. Où avez-vous étudié le russe ? Il est vrai que vous avez un petit accent. C'est surtout le son qui n'est pas russe. Dites « laplandetz »... Non, pas comme ça. Voici comment il faut prononcer...

Toute cette conversation commençait à m'émouvoir profondément. Je sentais que ce camarade inconnu qui s'entretenait avec moi avec tant de simplicité et d'amitié avait déjà conquis sur moi un pouvoir auquel je ne pouvais résister. Je lui répondis plus franchement et plus librement que je n'avais l'habitude de le faire, car j'étais un jeune conspirateur discipliné, même dans des conversations avec des camarades proches. Il était évident que ce n'était pas sans raison qu'il posait des questions, qu'il poursuivait un certain but que j'ignorais. J'avais l'impression de passer un examen, mais je ne ressentais aucune gêne.

— Avez-vous gardé la liaison avec le mouvement letton ? En prison, vous en êtes-vous détaché ? Eh bien voilà, vous allez travailler chez nous dans la région lettonne ; c'est bien.² Mais vous lisez régulièrement la *Tzina* (titre de l'organe central de la social-démocratie lettonne) ? Vous avez vu les derniers numéros ?

2. Il y avait alors dans l'organisation de Pétersbourg, parallèlement aux divisions territoriales, deux régions nationales, lettonne et esthonienne, l'une et l'autre bolchéviques. (Note J. B.)

— Que dit-on sur le mouvement des partisans ? Il décroît ? Et vous-même, vous n'étiez pas « un frère de la forêt » ? Il est vrai que vous étiez en prison, dès décembre. Mais comment vivent-ils dans la forêt ? De quoi se nourrissent-ils ? Donc les paysans les soutiennent tout de même. C'est important. Mais on est obligé d'avoir recours aussi à des expropriations ? Mais alors et le contrôle du parti ?

Il me fallut décrire en détail la lutte des partisans. Mon interlocuteur montra le plus vif intérêt lorsque je lui dis qu'en été 1905, nos « milices », en confisquant des fonds publics, donnaient des reçus avec le cachet du comité du parti, que les comptes rendus des sommes recueillies étaient annoncés ouvertement dans les organes du parti...

Au cours de la conversation, une idée me traversa l'esprit : Ne serait-ce pas Lénine ? Selon toute probabilité, ce fut au moment où mon interlocuteur se mit à parler à propos du mouvement des partisans, de certaines particularités du problème agraire dans les Pays Baltes. Peut-être cette idée me vint à l'esprit lorsque j'entendis qu'on appelait mon interlocuteur « Vladimir Ilitch ». En tout cas, depuis ma déportation, je savais fort bien que V. Iline était le pseudonyme de Lénine dans les publications légales. Mais tous les doutes se dissipèrent définitivement lorsque ce camarade m'eut proposé d'écrire un article pour le prochain numéro du *Prolétari*.

J'étais très confus, fort gêné ; j'essayais obstinément de me dérober à cette tâche sous prétexte que je n'avais aucune documentation et que je n'avais jamais écrit en russe :

— Bagatelles. Exposez donc tout ce que vous venez de raconter sur le mouvement des partisans, parlez dans la *Tzina* de vos controverses avec les menchéviks sur ce sujet : il ne faut rien de plus. Vous connaissez la langue parfaitement, et, s'il y a des fautes, nous les corrigerons...

C'est ainsi que, sur les instances de Lénine, mon premier article politique en russe fut imprimé (dans un des numéros d'automne du *Prolétari* de la période finlandaise)³

Cet hiver-là, je rencontrais souvent Lénine, parfois presque quotidiennement ; il m'arrivait de m'entretenir longuement avec lui. Mais tous ces entretiens laissèrent peu de traces dans ma mémoire, et la plupart s'estompèrent tout à fait. Je me souviens seulement des grandes lignes, et de quelques fragments des entretiens prolongés.

Les premiers temps, Lénine revenait souvent sur les affaires lettonnes. Il s'intéressait vivement au mouvement révolutionnaire dans les Pays Baltes et surtout aux activités de la social-démocratie de la Lettonie.

D'une façon générale, Lénine admirait la lutte des ouvriers lettons pendant la Révolution de 1905-1906, et souvent il la donnait en exemple aux camarades russes. Il considérait comme une des plus grandes conquêtes de la première révolution, l'alliance de combat du prolétariat des villes et du mouvement révolutionnaire de la paysannerie, comme c'était le cas dans les pays baltes, à partir de l'été 1905.

Il s'intéressait à tous les détails, mêmes minimes de cette lutte, et m'interrogeait longuement sur cette question. Lorsque j'affirmais que notre mouvement paysan se déroulait entièrement sous le drapeau du parti social-démocrate, et aussi sous la direction immédiate du parti, Lénine s'écria avec un certain scepticisme qui cependant ne pouvait cacher son admiration :

— Pas possible ! Vous exagérez sans doute.

3. Les premiers 20 numéros du journal bolchévique illégal *Prolétari* parurent en Finlande (1906-1907). (N. R.)

Et surtout il ne voulait pas croire que nos socialistes-révolutionnaires lettons ne jouissaient d'aucune influence ni à la ville, ni au village.

— Comment donc ? C'est là le fait de votre partialité de militant. Mais voyons, j'ai entendu dire à Rolav...

Et il se mit à exposer les entretiens qu'il avait eus avec ce socialiste-révolutionnaire letton en vue.

Je commençais à m'emporter. J'attaquais nos socialistes-révolutionnaires avec acharnement, je parlais de leur charlatanisme... Ensuite, je compris que par ses remarques sceptiques, Lénine m'aiguillonnait dans le désir d'entendre plus de détails.

Je me souviens aussi d'entretiens sur le rôle de l'organisation bolchévique de Riga au cours des événements de 1905. J'avais raconté à Lénine, non sans un certain regret et remords, qu'à mon retour de la déportation en été 1905, j'avais la ferme intention d'adhérer à l'organisation bolchévique de Riga, et de ne pas militer avec les Lettons que je ne considérais pas comme des bolchéviks suffisamment résolus ; ensuite, je renonçais à cette idée, persuadé que j'étais que les deux organisations russes, boichévique et menchévique, étaient fort peu liées aux masses. Lénine réfléchit un instant, se renfrogna et dit :

— Ma foi, vous avez bien fait. Nous avons là un bon groupe, mais je doute que nos camarades auraient pu jouer un grand rôle parmi les ouvriers lettons. Parfois ils se vantaient de leurs succès, mais probablement, ils inventaient un peu.

Ce qui me frappa le plus, c'est que Lénine était parfaitement au courant des rapports agraires des Pays Baltes. Apparemment, il avait lu les principaux ouvrages sur cette question en russe et peut-être en allemand. Mais il ne connaissait pas le letton. Parfois, il me posait différentes questions à ce sujet ; en tout cas, je me rappelle avoir eu l'occasion de lui traduire des extraits du livre du camarade [Azis \(F. Rozine\)](#), *le Paysan letton*.

Lorsqu'on discutait des questions de la vie du parti, Lénine disait souvent à cette époque :

— En ce qui concerne les Lettons, on peut compter sur eux, ils sont tous bolchéviks.

Lorsque les nouvelles de Lettonie nous apprenaient le renforcement de l'aile menchévique du parti letton, Lénine était perplexe :

— Comment cela se fait-il ? Le mouvement chez vous est vraiment révolutionnaire, le parti est prolétarien par ses effectifs, et malgré cela le menchévisme pousse des racines. Il faut donner la riposte.

C'est à cette période que se rapporte sans doute la décision du Centre bolchévique de désigner à Riga, en accord avec le C.C. du parti letton, un délégué spécial des bolchéviks ; le camarade Sviderski s'y rendit en hiver 1906, en cette qualité.

Sur le plan littéraire, on discuta cet hiver à Kouokkala la question de la publication d'une *Encyclopédie social-démocrate bolchévique*. J'avais promis quelques articles sur le mouvement social-démocrate en Lettonie. Mais étant surchargé de travail au Comité de Pétersbourg, où j'étais un des cinq membres dirigeants et remplissais les fonctions de secrétaire, je ne remis pas les articles en temps voulu. L'ayant appris par l'intermédiaire de Lindov, rédacteur en chef de l'*Encyclopédie social-démocrate*, Lénine m'accabla de reproches :

— On dit que les Lettons sont des gens ponctuels, et vous, vous négligez un travail si important. Vous compromettez la réputation de toute une nation. Quelles sont donc vos difficultés ?

Lénine se mit à m'expliquer comment il fallait travailler, faire le plan d'un article, recueillir la documentation, etc. Lui-même écrivait avec ardeur pour cette encyclopédie. Ces manuscrits existent-ils ?

En plus de l'intérêt général envers le mouvement révolutionnaire en Lettonie et le désir de profiter de l'« expérience lettonne » pour la lutte ultérieure du prolétariat russe, Lénine portait une attention particulière aux affaires lettonnes (et aussi polonaises) sous l'angle de la vie intérieure du parti.

Après le Congrès de Stockholm⁴, où l'on vit les organisations nationales (polonaises, lettonnes et le Bund) adhérer au parti, notre parti était devenu une espèce de fédération où la solution de tous les problèmes importants dépendait des organisations « nationales ». Pour appliquer la ligne bolchévique, il fallait attirer ces voix, établir avec elles un contact plus étroit, bolchéviser les organisations nationales. C'était d'autant plus important qu'on allait convoquer un nouveau congrès du parti, ce à quoi les menchéviks s'opposaient de toutes leurs forces. Lénine disait souvent avec une assurance totale qu'au Ve Congrès⁵, les Lettons et les Polonais seraient avec les bolchéviks, et qu'on parviendrait à arracher la direction du parti aux menchéviks et aux bundistes.

C'était une période ardente. Malgré la recrudescence de la réaction, le parti agissait en grand et intensément.

À l'intérieur du parti, notre fraction se livrait à une propagande énergique en faveur de la convocation d'un nouveau congrès qui devait régler toutes les questions en suspens et mettre en place une nouvelle direction du parti, fermement attachée aux principes.

Les élections à la IIe Douma d'État approchaient, et notre parti discutait passionnément des questions relatives à la tactique électorale. Des divergences de vues extrêmement profondes séparaient les deux courants du parti : les menchéviks se prononçaient de plus en plus nettement pour un accord avec le parti bourgeois libéral des cadets ; les bolchéviks se déclaraient non moins fermement pour une action indépendante du parti du prolétariat et n'admettaient des « accords de combat » que dans des cas exceptionnels, du reste uniquement avec les partis qui reconnaissaient la nécessité d'une insurrection armée et menaient la lutte pour une république démocratique. Plus la date des élections approchait, et plus les discussions sur les problèmes majeurs de la tactique prolétarienne devenaient aiguës.

Lénine était entièrement absorbé par ce travail. D'une manière générale, il travaillait sans répit, mais durant ces périodes de lutte acharnée et décisive, il ne connaissait pas une minute de repos.

Il écrivait du matin jusqu'à une heure avancée de la nuit : brochures, tracts, appels, résolutions, préfaces, enfin d'innombrables articles pour les publications bolchéviques illégales aussi bien que légales qui paraissaient encore de temps en temps. Bien souvent, les camarades les plus proches disaient : « Ilitch a encore rédigé toute la nuit... Aujourd'hui, il a fabriqué toute une brochure. »

Et puis, des réunions, des conférences, des entretiens se déroulaient presque sans interruption à la datcha « Vaza ».

Le Centre bolchévique s'y réunissait plus ou moins régulièrement ; le Comité de rédaction du *Prolétari y* siégeait souvent ; c'est là aussi que se déroulaient les conférences avec les responsables de l'organisation de Pétersbourg. De plus, il y avait là perpétuellement des conférences et des entretiens

4. Il s'agit du IVe Congrès (dit d'Unification) du POSDR qui s'est tenu à Stockholm en avril 1906. (Note MIA)

5. Le Ve Congrès du POSDR s'est tenu à Londres en mai 1907.

de Lénine avec les dirigeants de nos éditions, de nos services techniques et autres et aussi avec les permanents qui venaient lui demander des indications et des conseils.

À cette époque, Nadejda Kroupskaïa était secrétaire du Centre bolchévique ; les militants des organisations centrales et aussi provinciales venaient la voir. Ces camarades, après avoir réglé leurs affaires avec Kroupskaïa, tâchaient, eux aussi, d'avoir une entrevue avec Lénine. Presque tous les jours, on voyait arriver des visiteurs, et parfois c'était une véritable foule, surtout en raison de la scission de l'organisation de Pétersbourg, et plus tard, au printemps, à la veille du Congrès de Londres.⁶

Bien qu'il fût surchargé de travail et malgré sa fatigue, Lénine bavardait toujours volontiers avec les camarades qui venaient le voir. Il se plaisait surtout aux entretiens avec les « praticiens », avec les responsables locaux en compagnie desquels il examinait les questions de principe et aussi tous les détails de l'activité quotidienne sur le plan de l'organisation.

Bien entendu, le plus souvent, on voyait venir à la datcha les responsables des organisations centrales, les dirigeants de l'organisation de Pétersbourg. Beaucoup d'entre eux disparaissaient pour longtemps après une ou deux visites : ou bien, ils partaient en province où ils militaient, ou bien ils étaient jetés en prison ; d'autres fréquentaient régulièrement notre datcha. J'y ai vu [Krassine](#) (Nikititch) qui venait toujours affairé, et après un tête-à-tête avec Lénine disparaissait aussitôt. C'est à peine si j'y ai aperçu [Vorovski \(Orlovski\)](#) et [Goldenberg \(Mechkovski\)](#). Sviderski, [Liadov](#), [Rojkov](#), [Bontch-Brouévitch](#) venaient plus souvent. Parmi les responsables de l'organisation de Pétersbourg, je me souviens de [Théodorovitch](#) (Platon), [Smirnov \(Foma\)](#), [Voïtinski \(Serguéi Pétrov\)](#), [Stassova](#), Alexinski. J'y ai rencontré les camarades polonais, par exemple, [Varski](#), les Lettons [Lentsman \(Griké\)](#) et Daougué. [Moguilevski](#), le beau-frère de Lindov, venait assez souvent. Je ne connaissais pas alors la plupart des visiteurs, et beaucoup parmi ceux que j'y ai rencontrés se sont effacés de ma mémoire.

Je me souviens d'une visite du camarade Liadov. Il avait apporté à Lénine la première partie de son *Histoire du parti social-démocrate ouvrier de Russie*. Lénine lut cet ouvrage avec un grand intérêt, donna une opinion favorable, dit qu'il fallait se hâter de le publier et de commencer à écrire la deuxième partie.

J'ai gardé le souvenir de quelques fragments d'une discussion entre Lénine et Rojkov sur des questions de philosophie. Il s'agissait du livre de Bogdanov sur l'empiriomonisme. Cet hiver-là, Lénine lisait avec zèle la troisième partie de *l'Empiriomonisme* ; pendant un certain temps, il venait chaque jour dans la salle à manger, ce livre à la main. Il se renfrognait et ronchonnait ; tout en le lisant, il notait quelque chose dans la marge. Je suis persuadé que le plan de son propre ouvrage de philosophie *Matérialisme et empiriocriticisme* s'était formé dans son esprit dès l'hiver 1906.

Dans cette controverse, Rojkov, si je m'en souviens bien, niait la nécessité d'une philosophie et d'une gnoséologie marxistes particulières, alors que Lénine exprimait avec ardeur une opinion contraire ; il parlait avec indignation de la théorie de Mach⁷ adoptée par Bogdanov, sans ménager ses mots : « galamatias », « bobards », et ainsi de suite.

Le même hiver ou peut-être au début du printemps, on vit arriver le camarade [Lounatcharski](#) qui allait partir à l'étranger. Il parla de ses plans d'études, des phénomènes nouveaux propres au prolétariat de l'Europe occidentale, notamment le syndicalisme. Lénine lui donna des conseils et des

6. Il s'agit de la scission de l'organisation de Pétersbourg du P.O.S.D.R. qui a éclaté à la Conférence du parti de la ville et de la province de Pétersbourg, réunie le 6 (19) janvier 1907 pour résoudre le problème des accords aux élections de la IIe Douma d'État. (N. R.)

7. Théorie de Mach, tendance philosophique subjective idéaliste, liée au nom du physicien et philosophe autrichien Ernst Mach, répandue en Europe occidentale à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle. Bogdanov (Malinovski), littérateur bolchévique, tenta de former une nouvelle variante de cette doctrine, l'empiriomonisme. Lénine, dans son ouvrage *Matérialisme et empiriocriticisme*, a soumis la doctrine de Mach et ses variantes à une critique accablante. (N. R.)

indications, lui dit par quoi il fallait commencer, ce qui pour nous était plus important ou moins important.

Avant de partir pour l'étranger, Stanislav Volski, lui aussi, était venu à la datcha ; on sentait dans ses paroles une grande déception causée par la défaite de la révolution et un découragement. Il en avait assez de la politique ; l'action était devenue ordinaire, il avait besoin d'impressions nouvelles ; aussi avait-il décidé de partir en Argentine pour étudier les rapports agraires de ce pays. Lénine l'écouta avec un sourire ironique. Il ne discuta même pas avec lui, et, après son départ, il dit avec tristesse :

— Eh bien quoi, un homme fatigué, les nerfs n'ont pas tenu le coup.

Parmi les sans-parti, je vis à la datcha, si je ne me trompe, un seul, le troudivik Sédelnikov. Sauf erreur, il arriva lors de la campagne électorale à la 2e Douma pour engager je ne sais plus quels pourparlers sur la création d'un « bloc de gauche ».

Je parlerai de cette période plus en détail dans d'autres articles ; pour l'instant, je note que Lénine reçut ce mandataire du parti « de gauche » un peu autrement qu'il ne recevait ses camarades ; dans sa conversation avec Sédelnikov, on sentait un ton quelque peu officiel et une amabilité un peu ostensible. Je me souviens surtout que Lénine accompagna jusqu'à la porte cet hôte, un cosaque de haute taille, coiffé d'un énorme bonnet blanc, comme dans le monde diplomatique on accompagne généralement les représentants d'un pays ami.

Voici encore quelques détails se rapportant à cette période.

Lénine souffrait déjà de maux de tête et d'insomnie. C'est pourquoi il se levait relativement tard, et il était presque toujours un peu sombre et triste. Il commençait sa journée par la lecture des journaux et entraînait toujours dans la salle à manger en tenant à la main tout un paquet. Je lui demandai une fois naïvement : Combien de temps faut-il pour lire un si grand nombre de journaux ? Il me regarda avec un sourire malicieux, et puis il se mit à m'expliquer sur le ton le plus sérieux :

— Pour lire tout cela, dit-il, il faut sans doute beaucoup de temps. Mais nous, nous n'en avons pas besoin. Un journaliste doit savoir lire les journaux d'une manière particulière. Il faudrait procéder ainsi : choisir un journal, lire tout ce qu'il y a d'important là-dedans et pour le reste, il suffit de le parcourir rapidement. Il ne faut prendre que ce qui est nécessaire à un travail spécial. On finit par s'habituer à parcourir le journal et à y trouver aussitôt ce qu'il faut.

En effet, Lénine y réussissait fort bien ; il parvenait à lire un tas de journaux pendant son petit déjeuner.

Après le petit déjeuner, il rentrait dans sa chambre et se mettait au travail. Il écrivait durant 4 à 6 heures de suite, et s'il n'y avait aucune réunion, il écrivait encore longtemps le soir.

Avant de se coucher, il faisait une interruption et souvent, peut-être tous les jours, il se promenait. D'habitude, c'était tard dans la nuit. Le plus souvent, il se promenait seul, si je ne me trompe, ou bien avec Nadejda Kroupskaïa. Plus tard, en hiver, il m'invita aussi à la promenade.

— Pavel Vassiliévitch, vous n'êtes pas encore couché ? Vous n'avez pas envie de faire un bout de promenade avec moi ?

Ces promenades de nuit à deux sont dans ma vie un souvenir lumineux. On sortait par la cour, et on cherchait le chemin à tâtons dans l'obscurité. D'abord, on suivait le sentier parmi les pins, ensuite il nous arrivait de nous égarer et de marcher dans la neige. On errait lentement, et c'est à peine si on

échangeait quelques mots. On contournait de sombres maisonnettes, on allait à gauche pour rejoindre la ligne de chemin de fer. Plus loin, on suivait la voie ferrée où il y avait plus de lumière et où il était plus facile de marcher. Là, la conversation s'engageait plus facilement. Lorsqu'un train de marchandises apparaissait, on faisait un saut dans un tas de neige, on attendait qu'il passe et puis on poursuivait le chemin le long des rails.

La conversation s'engage lentement dans la nuit. On parle d'un peu de tout, de bagatelles, mais pas de politique : il faut se reposer. Le souvenir de ces entretiens s'est effacé ; il reste à peine quelques traces légères.

Quelques-uns de ces sujets surgissent confusément du passé lointain, des sujets qui semblent inhabituels pour Lénine, d'ordre intime : le calme de la forêt, la lune, la poésie, l'amour...

Selon toute vraisemblance, c'est moi qui entamais ces entretiens romanesques, mais mon compagnon y participait. Je lui avais parlé de certaines difficultés et échecs dans ma vie personnelle. Je me rappelle qu'il tâchait de me consoler avec affection et délicatesse.

Un jour, Lénine entra dans ma chambre et aperçut sur ma table le dernier recueil de poésies de [Balmont](#) et de [Blok](#).

— Comment ? Vous aussi, vous vous emballez pour ces balivernes ? Mais c'est de la décadence. Qu'est-ce que vous y trouvez ?

J'étais un peu confus, j'essayais de répondre et de démontrer qu'il y avait là des vers qui, à mon avis, étaient excellents.

Lénine jeta un coup d'œil sur le livre.

— Oui, cela ne sonne pas mal, ça coule bien, mais tout de même cela n'a pas beaucoup de sens.

Ayant appris que je prenais des livres à la bibliothèque de Popova, Lénine me pria de lui apporter un roman.

— Mais pas de ces nouveautés ; quelque chose de plus ancien, par exemple, si vous trouvez un roman de George Eliot...⁸

Pendant toute cette période, je vis Lénine rarement plein d'entrain et encore plus rarement joyeux. Il faut croire qu'il était excédé non seulement par les maux de tête et un travail excessif, mais aussi par les difficultés politiques : recrudescence de la réaction, affaiblissement du mouvement révolutionnaire, scission imminente au sein du parti.

Il devenait plus gai lorsqu'il jouait avec des enfants.

Parfois, le soir, il avait les entretiens les plus sérieux avec Maurice, le fils de Lindov, un garçonnet de huit ans. Il l'interrogeait sur l'école, sur ses camarades, lui donnait je ne sais plus quels devoirs. Il lui arrivait aussi de jouer dans la cour avec lui et ses petites sœurs, à se jeter des boules de neige il devenait alors méconnaissable. Il courait, se cachait derrière les arbres, riait aux éclats, tout joyeux et tout jeune.

Quelques mois plus tard, je dus m'installer en ville, mais cela ne m'empêchait pas de me rendre souvent à la datcha « Vaza », surtout à l'occasion des élections à la Douma et de la scission historique de l'organisation de Pétersbourg, et plus tard à propos des préparatifs en vue du Congrès de Londres.

8. Pseudonyme de la femme de lettres anglaise Mary Ann Evans, auteur de romans parus dans les années 60 et 70.

Je raconterai ces souvenirs une autre fois.

«Pravda», n°18, le 21 janvier 1928.